

Gérard Saryan

Extrait de

*Sur un arbre
perché*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2023, Taurada Éditions

Prologue

Courtenay

Le véhicule emprunta le chemin de terre durant trois longs kilomètres. La pluie avait rendu la route si mauvaise par endroits qu'elle en était presque impraticable. La boue avait tendance à coller aux pneus, si bien que, de temps à autre, le camping-car menaçait de glisser sur le bas-côté. À l'intérieur de l'habitacle, on était secoué plus que de raison et tous les ustensiles de cuisine finirent par échouer sur le sol en stratifié. Les mains gantées de la conductrice étaient crispées sur le volant en cuir.

Au cœur de la forêt, elle immobilisa son véhicule au bord d'une piste et coupa le moteur. Le ciel était si bas ce matin sur cette petite commune du Loiret qu'à coup sûr, pas un promeneur ne mettrait le nez dehors.

Elle attendit cinq bonnes minutes avant de descendre de la cabine et prit le temps nécessaire pour épier les bruissements alentour. Quelques mésanges s'envolèrent simultanément, tel un ballet exécuté pour l'occasion.

D'un pas décidé, la femme ouvrit la soute à bagages et jeta un dernier coup d'œil dans son dos. Un genou à l'intérieur, elle souleva le corps enveloppé dans une couverture en laine. Avec minutie, elle desserra les sangles compressant les pieds et le haut du buste. Aucune réaction ! Sans doute l'effet de la forte dose de sédatif qu'elle lui avait administrée avant de partir. Elle dégagea le visage amaigri de l'enfant et le caressa :

« Jessica ? Réveille-toi ! C'est ton jour de chance. »

PARTIE I

L'équilibre est un reflet

1

Lyon – Théâtre des Célestins

Gabin posa une main ferme sur mon épaule :

« Alice, c'est à toi dans dix secondes ! »

Ce n'était pas la première représentation de la pièce, et pourtant ce trac insupportable me remuait tant les tripes que j'en avais parfois des nausées. Ça commençait généralement la veille, troublant sommeil et alimentation.

Le régisseur fit un signe, bientôt suivi de celui du technicien. Mes mains tremblaient. Je fermai les yeux et pris une grande inspiration, immédiatement expulsée de mes poumons à la manière d'une marche afghane. Cette première réplique entamerait le monologue : « Tu sens la cigarette à plein nez, où as-tu passé la nuit ?... »

Le mauvais positionnement d'un projecteur m'obligea à reculer de cinquante centimètres. Gabin s'en aperçut et fit aussitôt le nécessaire. Nous étions partis pour une heure quarante-cinq d'émotion.

Une larme coula le long de ma joue.

« ... Qu'il en soit ainsi ! »

Et le rideau tomba. Philippe dessina un magnifique sourire sur son visage et me releva, serrant mon corps tout entier dans ses bras. Son odeur de transpiration m'envahit les narines. Sa bouche était bien trop proche

de la mienne et je l'évitai soigneusement. Il posa une main sur ma joue et l'autre sur mon ventre arrondi.

« Tu as été formidable ! Tu vas me manquer. »

Dans la salle, les spectateurs n'en finissaient plus de saluer notre prestation. Enfin détendue, ou peut-être tout simplement satisfaite d'avoir réussi ma dernière représentation avant une longue pause bien méritée, j'offrais des baisers à mes partenaires. Gabin nous encercla de ses bras immenses.

« Bravo, les enfants ! C'était génial. »

Philippe renchérit :

« Pas mal pour des amateurs, non ?!

– Quelle troupe d'amateurs ? Nous sommes des professionnels », s'insurgea Juliette, seconde interprète féminine des Moon. « Et ce n'est qu'un début ! »

Préférant ne pas s'étendre, Gabin intervint :

« Écoutez un peu ! Le public vous réclame. »

Il effectua un tour sur lui-même et ordonna :

« Allez, allez, tout le monde sur scène, s'il vous plaît ! Occupez l'espace ! Alice et Philippe, au centre. On se dépêche ! »

Chacun connaissait son rôle à merveille. La main moite de mon partenaire se glissa entre mes doigts. Le rideau s'ouvrit sur des visages enjoués et un tonnerre d'applaudissements. Mon cœur tapait contre ma poitrine, à moins que ce ne fût le bébé qui réagissait au tumulte inhabituel. Nous recevions un trop-plein d'amour impossible à décrire. L'été précédent, j'étais tombée sur un livre dans lequel artistes, chanteurs et sportifs témoignaient de leur ressenti face à une foule les acclamant à cor et à cri. La plus amusante des déclarations concernait un joueur de football qui décrivait, outre la joie du ballon entrant dans les filets, la ferveur des supporters en délire. Pour lui, ce bonheur intense était comparable à un orgasme. Aujourd'hui, il affirmait ne rien regretter de sa « petite mort » : ni argent, ni voyages, ni lumière. Rien, mis à part cette ferveur des fans idolâtrant leur héros. Ce soir plus que jamais, je le comprenais mieux que quiconque.

« Un, deux, trois ! » En maîtresse de cérémonie facétieuse, Juliette donnait le tempo. L'air de rien, je cherchais Guillaume dans la salle. « Au troisième rang, face à la scène », m'avait-il indiqué dans l'après-midi, mais à deux mètres de hauteur et avec un spot en plein visage, il était quasi impossible de différencier les spectateurs.

Le son de sa voix parvint enfin jusqu'à moi :

« Alice, Alice ! »

Une main sur le front pour couper l'effet lumineux, je distinguais sa silhouette. Mon fiancé n'était pas le plus expansif des hommes, mais c'est ainsi que je l'aimais. Sobre et discret. À la vue de tous et sans mesurer la portée d'un tel geste, je lui envoyai plusieurs baisers.

Une main agrippa la mienne pour un ultime salut, mais cette fois les doigts étaient fins, si fins d'ailleurs que c'en était surprenant. Juliette s'était malicieusement infiltrée entre nous, souriant aux anges. Je la scrutai d'un air amusé, loin d'être étonnée de cette impertinence et de ce culot qui la caractérisaient si bien.

Comme de coutume, nous nous étions donné rendez-vous au restaurant Les Vieux Traboules.

Gabin lança le signal de départ. Verre au-dessus des têtes, nous prononçâmes cette formule aussi évidente que notre amitié : « La vie est belle ! » Gabin y alla même de son désuet et inutile « Hip hip hip hourra ! ».

Peu importe la fatigue ou notre planning du lendemain, il était inimaginable de rater cette petite réunion d'après spectacle. C'était ça, l'esprit de la troupe, et nous nous efforcions de le conserver contre vents et marées. Le seul changement notable résidait dans le choix des convives. D'un groupe d'étudiants sans le moindre sou, nous étions devenus au fil du temps des adultes accomplis et respectables, ressemblant à monsieur et madame Tout-le-Monde. Et c'est ainsi que nos conjoints avaient progressivement fait leur apparition

autour de la table. Pour mon fiancé, cette invitation était assimilable à une corvée. Guillaume détonnait au milieu de ces bobos embourgeoisés et prêts à refaire le monde. Il faut dire que ce charmant avocat, brun ténébreux à l'éducation irréprochable, était le plus souvent vêtu d'un costume cravate, le rendant difficilement compatible avec les codes de notre univers.

« Veuillez m'excuser, je vais au petit coin ! lançai-je à la cantonade.

– Tu as besoin de moi ? » fit Gabin, un brin provocateur, jamais avare d'un bon mot.

Coincée derrière les minuscules tables de ce bouchon lyonnais, j'eus bien du mal à m'extirper de ma place, et descendis prudemment les escaliers en colimaçon.

Un courant d'air caressa ma nuque. À l'étage, le brouhaha était considérable. La voix caverneuse d'Antoine ou le rire exagéré de Patrick pouvaient s'entendre à des kilomètres.

En fin de soirée, les sanitaires pour femmes devenaient immondes. Les poubelles débordaient.

Le « vlan ! » de la porte d'entrée me fit sursauter. Je sortis rapidement de la cabine, mais voilà que la minuterie s'éteignit, plongeant la pièce dans l'obscurité la plus totale. Je me figeai, saisie d'une appréhension soudaine. Je *sentais* comme une présence.

« Y a quelqu'un ? »

Le cœur battant, bras en avant, à tâtons, je progressais à la recherche de l'interrupteur. La panique me gagna tout à coup lorsque mes doigts frôlèrent une matière molle. Ce n'était plus le mur en béton... mais un visage.

« J'adore ça ! »

La voix était celle de Philippe. Il rétablit la lumière dans la seconde qui suivit.

« Tu m'as foutu une de ces frousses. Bon sang que tu es con ! »

Fier de sa plaisanterie, il ajouta :

« Désolé, mais c'est le seul endroit où tu es encore disponible en tête à tête. »

Philippe et moi avions eu une aventure voici trois ans. Ce prof de philo avait une fâcheuse tendance à vouloir raviver un passé désormais révolu.

« Qu'est-ce que tu cherches ? »

Bras en travers, il empêchait toute manœuvre de ma part.

« Tu ne réponds pas à mes messages. »

Son haleine empestait l'alcool, me faisant hésiter sur la méthode à employer pour me débarrasser de lui.

« Tu t'es encore fait larguer ? À chaque fois c'est le même cirque.

– Euh... non.

– Arrête un peu. Je te connais. »

Il posa son autre main sur ma hanche. Je tentai de me dégager de cette emprise un tantinet maladroite, mais le bougre ne se laissait pas éconduire si facilement.

« Tu n'as pas toujours dit ça ! Je me souviens même d'une époque où... »

Sans achever sa phrase, il chercha à m'embrasser, mais fort heureusement, Juliette contraria son projet en déboulant dans les latrines.

« Vous gênez pas, je ne fais que passer. »

Cette intervention inopinée était si salvatrice que je l'agrippai comme on agrippe une bouée de sauvetage.

Alors que je fuyais son regard sombre, Philippe resta figé durant de longues secondes avant de se résoudre à abdiquer en quittant les lieux.

« Merci, Juju ! »

Dernière arrivée dans la troupe et préposée aux seconds rôles, Juliette Mercier devait me remplacer durant le reste de ma grossesse. Elle me glissa un clin d'œil en coin et nous remontâmes à l'étage.

« Tu en as mis du temps ! » s'étonna Guillaume.

Sourire de circonstance, j'inventai un prétexte idiot.

« Bon, ben, moi, je me lève tôt, je vais faire comme Philippe, lâcha soudain Gabin.

– Il est parti ? »

On me confirma qu'il avait pris ses affaires et payé son dû.

L'annonce du départ de Gabin déclencha un mouvement de table, au grand dam du propriétaire, Michel Francin :

« Vous filez déjà ? lança ce dernier. Et le digestif ? »

Déçu par cette « démission » collective, il pesta :

« Eh bien, les Moon ne sont plus ce qu'ils étaient ! »

Le seuil du restaurant franchi, la rue était à nous. Guillaume enveloppa mes épaules de son manteau ample et m'entraîna à l'écart. Je blottis ma tête contre sa poitrine, telle une louve cherchant sa protection, et entourai sa taille en effleurant ses fesses musclées.

« Tu sais à quoi je pense ? »

Sa bouche embrassa la mienne dans un baiser languoureux et passionné, puis, lorsque je rouvris les yeux, il me tendit une enveloppe épaisse. Ce sigle en lettres dorées me laissa perplexe. À l'intérieur, le carton d'invitation promettait un délicieux week-end dans un célèbre palace parisien. J'étais aux anges.

Guillaume posa la main sur mon ventre :

« Rien n'est trop beau pour vous désormais. »

Il ajouta aussitôt :

« Pendant que j'emmènerai les enfants chez Disney, tu te feras dorloter. »

Je ne sais pas si c'est le « j'emmènerai les enfants » qui provoqua ce revirement chez moi, mais toujours est-il que l'escapade amoureuse devenait soudainement moins glamour. Nos échappées étaient rarement de tout repos, car il s'agissait la plupart du temps d'adjoindre à notre périple son jeune fils de 4 ans, Dimitri, et son aînée de 13 ans, Barbara. Si le petit garçon s'avérait adorable, il en était autrement de sa sœur. En début d'adolescence, elle acceptait difficilement ma présence, me rendant responsable du divorce de ses parents.

Il prit mon menton entre ses doigts et m'embrassa de nouveau. C'était sa manière à lui de clore toute discussion. Je me laissai emporter par son étreinte, convaincue que son amour valait bien un petit sacrifice de temps en temps.

La Croix-Rousse

« Tu peux te rhabiller ! »

Diane retira les branches du stéthoscope de ses oreilles et disparut derrière son bureau, les yeux rivés sur son écran. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'était pas des plus loquaces ce matin. J'enfilai mon jean à toute vitesse et la rejoignis.

« Ça ne va pas ? »

Plongée dans sa lecture, elle releva la tête :

« Quoi ? Oh non, tout est parfaitement normal. Tu es en pleine forme et la grossesse te réussit à merveille ! Je viens de recevoir le dernier rapport de ta gynéco, tu veux en prendre connaissance ? »

Devant mon absence de réaction, elle me prodigua ses dernières recommandations d'une voix professionnelle. Confirmant avoir saisi ses conseils de prudence, je repris :

« Je t'ai connue largement plus expansive. »

Elle se justifia en m'expliquant crouler sous le travail et préféra s'en tenir là. Une chose semblait la contrarier. Sans doute cette pudeur qui l'empêchait de se dévoiler totalement.

Je contournai le vieux secrétaire en chêne ayant appartenu à son père, et pris ses mains entre les miennes.

« Diane, écoute-moi. Tu es ma meilleure amie et tu peux tout me dire. »

Elle se leva et m'enlaça tendrement :

« Promis, on abordera le sujet en temps voulu, mais pour l'instant, ce qui compte c'est ton bonheur. »

Je ne doutais pas de sa sincérité, mais la formule était si convenue que je ne voulus pas en rester là :

« Écoute, je pars en début d'après-midi avec les enfants... »

Elle m'interrompit d'un :

« Ah, ton fameux week-end parisien !

– Tu parles d'une love story ! Guillaume est déjà sur Paris et je dois m'occuper des gosses... Mais tu sais quoi, on ne va pas se laisser abattre ! Je nous réserve deux couverts Chez Maurice mardi soir et c'est moi qui invite ! »

L'idée l'enthousiasma. Caressant ce ventre qui n'en finissait plus de s'arrondir, je repris :

« Et puis, faut que j'en profite avant que tu m'interdises le moindre écart ! »

Diane afficha enfin un sourire radieux, sans doute celui qui avait dû séduire Jérôme en son temps.

« Tu as encore cinq minutes ? Je t'offre un thé !

– À condition que tu aies...

– Du miel de lavande ! Je sais, mademoiselle Guenver, je finis par vous connaître par cœur. Allez, suis-moi. »

Nous partîmes d'un fou rire. Le côté pratique, c'était que le cabinet était situé à l'intérieur même de son domicile, uniquement séparé des pièces d'habitation par un minuscule couloir et un réduit attenant servant de débarras.

Afin d'éviter une douloureuse épreuve aux enfants, Guillaume avait décidé de laisser la maison familiale de Saint-Didier-au-Mont-d'Or à son ex-épouse, préférant emménager chez moi.

Je poussai le portillon de la propriété, constatant que la plaque n'avait toujours pas été changée. Divorcés depuis bientôt deux ans, la présence du nom et prénom de mon fiancé n'avait plus lieu d'être et, pourtant, il y figurait encore.

Je frappai à la porte d'entrée et c'est Dimitri, les cheveux en bataille, qui fut le plus prompt à m'accueillir :

« C'est Alice ! Maman, c'est Alice ! »

Sa joie faisait plaisir à voir, si bien que je le couvris de baisers.

Isabelle vint à notre rencontre, sourire mièvre, et incita son fils à finir de se préparer. Très jolie, elle était grande, élancée, et n'avait rien perdu de son charme. Elle balançait ses longs cheveux blonds en arrière comme dans une publicité pour shampoing, son fuseau gris anthracite mettant en valeur sa taille de guêpe. Pour rien au monde, elle ne se serait présentée à moi dans une tenue négligée. Sa rivalité avec une prétendante plus jeune était un coup dur pour cette femme de tête : Isabelle dirigeait une agence immobilière de luxe et avait tout réussi dans sa vie, tout sauf son mariage.

Je grelottais et le soleil avait bien du mal à percer depuis ce matin, mais elle préféra me laisser patienter sur le seuil. Gentilles représailles face à une situation qu'elle ne digérait décidément pas, mais Dimitri s'incrusta entre nous et prit ma main :

« Alice, viens voir mon château Playmobil. Barbara a fini de monter le pont-levis. »

La mère de famille s'exaspéra de cette attitude, mais ne s'y opposa point. Contrainte et forcée, je m'engouffrai entre elle et la porte, mon ventre frôlant le sien. Nos yeux se croisèrent l'espace d'un instant. Le visage d'Isabelle se décomposa aussitôt. *Eh oui, je suis enceinte...* Cette réalité se rappelait une énième fois à elle. Torturée à l'idée que je porte l'enfant de son ex-mari, elle détourna le regard. Cruelle, je m'attardai une seconde supplémentaire, histoire de la laisser ruminer tout le week-end.

Quelle garce je suis !

Dès les premières marches d'escalier, je croisai Barbara. La jeune adolescente m'ignora, répondant à peine à mon « bonjour » pourtant sincère. Le voyage en sa compagnie s'annonçait des plus difficiles. À la demande de Guillaume, je prenais sur moi, disposée à faire de multiples concessions envers cette gosse de riches trop gâtée à mon goût.

Vingt minutes plus tard, Isabelle entonna son « tu mets ton écharpe, Dimitri ! ».

Nous étions prêts à partir. Le garçonnet prit un sac sur son dos, mais sa mère le rattrapa par le col.

« Ben alors, on n'oublie rien, jeune homme ? »

Il revint sur ses pas et l'embrassa tendrement. Isabelle le serra dans ses bras, glissant un minuscule sachet dans sa poche. Quant à Barbara, l'œil rivé à son téléphone portable, elle tendit négligemment la joue, y essuyant ensuite rapidement toute trace de maquillage. Engouffrant les mains dans ses poches, Isabelle nous accompagna jusqu'au portail.

« Vous êtes sages, les enfants, et vous écoutez papa et Alice. Dimitri, tu as ton stick ? »

Les enfants répondirent d'un geste et bien avant que je ne referme la portière, elle lâcha son ultime recommandation :

« Ah, Alice ! Dernière chose : faites bien attention à eux. »

Lyon – Gare de Lyon Part-Dieu

Barbara repoussa le plateau. Elle n'avait rien mangé. Difficile de lui arracher un mot, vu qu'elle préférait coller ses beaux yeux verts à l'écran de son smartphone. Décidément, entre la mère et la fille, j'avais peu de chances de nouer le dialogue. À croire qu'elles s'étaient entendues sur ce point !

Par souci de ne pas gâcher la nourriture ou tout simplement par gourmandise, je chipai son croissant avant de le mettre en bouche. Dimitri m'adressa son plus beau sourire en retour, ses lèvres portaient les traces de son chocolat au lait. Je vérifiai une énième fois la présence des sacs et des valises, tout en essayant méticuleusement la bouche du garçonnet. La brasserie était bondée, et pourtant je sentais comme une présence insolite : trois tables plus loin, un individu nous observait avec insistance. Casquette vissée sur le crâne, il me faisait penser à un acteur anglais. Je recentrai mon attention sur les enfants et réclamai l'addition.

« Prenez vos affaires. On s'en va.

– Pourquoi ? On a le temps ! s'insurgea l'adolescente.

– Plus vite on s'installe dans le train et mieux c'est ! »

À l'autre bout de la salle, l'homme en question se leva à son tour.

C'est en entrant dans la voiture huit que je constatai une certaine effervescence. Le train était complet. Un chassé-croisé avant les vacances de Noël, que Guillaume et moi n'avions pas anticipé, nous empêchant de réserver notre traditionnel carré familial. Barbara s'en accommoda, prenant ses distances quatre rangées plus loin. Cette gamine allait me rendre chèvre.

Le Lyon-Paris démarra à l'heure. Toute cette agitation était épuisante, et il me tardait de m'allonger sur l'immense table de massage du palace parisien.

« Donne-moi ton blouson, Dimitri. Je vais le mettre en haut. »

Le sachet remis par Isabelle trois heures plus tôt atterrit sur la banquette. Je le ramassai, inspectant un banal et insignifiant objet en tissu violet qui sentait fort, très fort, la lavande.

« C'est quoi ça ? »

Il parut embarrassé. Je réitérai ma question. Dimitri se pencha pour me chuchoter la réponse dans le creux de l'oreille :

« C'est un secret ! Si je te le dis, tu le garderas pour toi ? »

Intriguée, main droite à la verticale, je souriais par avance de sa cachotterie :

« Promis, juré, craché, visage pâle !

– C'est de la lavande pour chasser “la sorcière” ! »

Je luttai d'abord pour ne pas rire, mais il avait prononcé cette phrase avec une telle inquiétude dans le regard que j'en restai sidérée.

Certes, ce n'était qu'un enfant à l'imagination débordante, mais le ton n'en était pas moins perturbant. Il était dit que ce voyage ne serait pas de tout repos, mais, Dieu merci, le trajet ne durerait pas plus de deux heures.

« Alice ?... »

Plongée sur la planche à dessin d'un nouveau modèle, je levai les yeux de l'écran et posai mes lunettes sur le clavier. De peur d'être entendu, Dimitri continua en murmurant à mon oreille :

« ... J'ai envie de faire pipi. »

Je demandai au jeune couple assis en face de nous de surveiller nos affaires, et le prénommé Maxime s'empressa d'accepter. J'aurais parié que ce coquin avait un faible pour les femmes plus mûres.

Dimitri se dirigea dans le sens opposé, mais je le repris à temps, ne manquant pas l'occasion de vérifier

la présence de Barbara. Si son voisin dormait paisiblement, je découvris, stupéfaite, que l'adolescente n'était plus à sa place.

« Alice, elle est où, Barbara ? » fit Dimitri.

Je me posais exactement la même question. J'agrippai le garçon par l'épaule afin qu'il ne m'échappe pas et remuai celle du voyageur endormi. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'apprécia guère ce réveil un peu brutal.

« Hein, quoi ? »

– Désolée de vous importuner. Le siège à côté du vôtre, une jeune fille blonde. Est-ce que vous savez... »

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase qu'il détourna la tête sur le côté. Son air hébété, tout autant que sa lenteur, m'agaçait.

« La gamine ? Ah oui, la gamine... elle est partie ! m'assura-t-il.

– Comment ça, “partie” ?

– Ben oui, elle a pris ses affaires ! »

Il marmonna ensuite quelque chose d'incompréhensible. Inutile de perdre mon temps avec cet homme.

« Alice, j'ai vraiment envie... ! » insista Dimitri en se tortillant.

Je sortis mon téléphone de ma poche arrière et appelai Barbara tout en revenant sur mes pas, implorant Maxime de prendre en charge le garçonnet. L'appel sonnait dans le vide.

Quand je pense que je lui ai demandé de mettre son téléphone en mode avion !

Ce fut le moment choisi par Guillaume pour tenter de me joindre. Sa réunion était finie et il venait aux nouvelles. Il ne décela pas un instant la gêne dans ma voix :

« J'espère que les enfants ne t'en font pas trop baver ? »

– Non... ça va ! »

Je progressais dans la rame, pressée d'abrégé cette conversation.

Il ne servait à rien de l'inquiéter. Après tout, Barbara n'avait pas encore officiellement disparu.

Je raccrochai sans attendre et sans formule de politesse.

Dans la voiture suivante, je me mis à scruter chacun des voyageurs. Ils levaient le nez sur mon passage.

Je commençais à paniquer, réitérant mes appels à la jeune fille, sans succès.

Une brune aux cheveux courts m'interpella :

« Vous cherchez quelque chose ? Je peux vous aider ? »

Je lui expliquai brièvement la situation, ce à quoi elle répondit :

« Elle ne doit pas être bien loin. Vous savez, personne n'a encore sauté d'un TGV lancé à 320 km/h... »

Nous nous rendîmes auprès d'un contrôleur à qui je décrivis sommairement Barbara, indiquant ce piercing en forme de diamant dans le pavillon de l'oreille droite ; une vieille histoire qui avait rendu furieux son père. Et puis soudain, je songeai que rien n'était plus parlant qu'une photo.

« Tenez, regardez, c'est elle ! »

Les battements de mon cœur s'accéléraient au fur et à mesure que je traversais les wagons. En jetant un coup d'œil en arrière, mon regard se focalisa aussitôt sur un individu, celui-là même qui nous observait à la brasserie de la gare. J'avançai vers lui. Il reprit son quotidien et fit semblant de ne pas m'apercevoir, mais je l'abordai sans ménagement :

« Excusez-moi, je suis à la recherche d'une adolescente. C'est ma belle-fille, elle a 13 ans. »

Il resta les yeux plongés dans son journal, indifférent à mes propos, mais d'un geste aussi violent que soudain, je le lui arrachai des mains. Il se leva, prêt à l'affrontement, mais le contrôleur coupa court à notre « duel » :

« Oh, oh ! On se calme ici. Madame, suivez-moi, ma collègue est avec une gosse. »

Il me conduisit dans la voiture suivante et nous descendîmes d'un étage.

« C'est votre fille ? m'interrogea-t-il.

– Dieu soit loué ! » lâchai-je, soulagée.

Barbara s'empressa de préciser que je n'étais pas sa mère. Ce désaveu n'eut aucune espèce d'importance. J'étais trop heureuse du dénouement.

« Qui t'a autorisée à quitter ton siège ? »

Elle préféra garder la tête baissée. Cette petite peste pensait pouvoir m'attendrir en jouant le rôle de l'enfant coupable, mais c'était mal me connaître.

Désormais seules, j'attendais une explication de sa part :

« Il arrêtait pas de ronfler, j'en pouvais plus.

– C'est pas une raison. Tu viens me voir avant, Barbara. Nous aurions trouvé une solution. Bon allez, retourne à ta place. »

Elle grimpa les escaliers, tortillant ses fesses d'adolescente en guise de provocation.

Dimitri m'attendait sagement, coloriant la carapace de la tortue *Franklin*. Je remerciai mes voisins de leur aide et repris le croquis du nouveau modèle.

« Mesdames et messieurs, notre train arrivera dans quelques instants à Paris Gare de Lyon. Paris Gare de Lyon, terminus de ce train. »

Dimitri rangea feutres et cahier dans son sac.

Je me levai et apostrophai Barbara :

« On sort de ton côté et on te prend au passage.

– Et nos bagages ? s'inquiéta la jeune fille.

– Je m'en occupe. Jusqu'ici personne ne s'est intéressé à mes strings. »

Je ne saurais expliquer le pourquoi d'une telle déclaration. Elle me regarda d'un air ébahi, tout comme le voyageur présent à ses côtés.

Mon téléphone vibra. C'était Hugo, mon frère. Le moment était mal choisi :

« Allô, frangine ?

– Salut, Hugo.

– Comme je suis content d'entendre ta voix ! »

La dernière fois qu'il avait prononcé cette formule toute faite, ça m'avait coûté un peu plus de deux mille euros.

« Excuse-moi, mais je descends d'un train, on peut se rappeler dans l'après-midi ?

– C'est pas simple cet après-midi, je suis à Macao.

– Macao ? Mais qu'est-ce que tu fous là-bas ? »

Quelle question stupide ! La réponse fut tout aussi désolante :

« Je participe à un tournoi de poker. D'ailleurs, c'est pour ça que... »

Je surveillais Dimitri du coin de l'œil. Il s'était mis debout sur son siège, cherchant à attraper son blouson. Je rembarrai Hugo un peu sèchement, songeant qu'il ne trouvait mon numéro que lorsqu'il avait un besoin urgent d'argent, et raccrochai.

« Dis donc, toi, qui t'a dit de te lever sans ma permission ? »

N'étant pas arrivé à ses fins, Dimitri me jeta son regard boudeur :

« J'ai fait comme les autres. »

J'étirai mon bras, m'emparai du vêtement, tandis que deux messieurs reluquaient mes fesses en toute discrétion. J'entourai le cou de Dimitri en effectuant un nœud avec son écharpe, mais il refusa que je remonte la fermeture Éclair de son blouson sous prétexte qu'il mourait de chaud. Sans rancune, j'attrapai sa bouche pour l'embrasser. J'adorais ce gamin, et il me le rendait bien !

Nous descendîmes tous les trois, laissant passer le flot de voyageurs pressés. Je détestais ces journées d'automne où la nuit commence à tomber vers les 17 heures. Nous étions dans le hall numéro 2 et il nous fallait rejoindre la ligne de métro en contrebas. Aux portiques situés en bout de voie, c'était l'embouteillage. Je me faufilai, une main pour Dimitri et l'autre sur la valise. Barbara suivait, obéissante et disciplinée.

« Que se passe-t-il ? Pourquoi ça bloque comme ça ? » s'impacienta une vieille femme.

Une étudiante l'informa :

« Un autre train est arrivé en même temps. »

Tirant sur mon bras comme un forcené, Dimitri insista pour que l'on se glisse sur la partie gauche du quai.

« Doucement, jeune homme, où veux-tu aller comme ça ? »

Barbara souffla à mon oreille :

« Il est pénible. Toujours le même cirque quand on vient ici. Il a entendu le pianiste. »

Je me retournai :

« Quoi, quel pianiste ? »

– Ben tu sais, y a toujours un mec dans le hall pour s'asseoir au piano et montrer à tout le monde qu'il a appris le solfège. »

Dimitri me supplia de faire le détour. J'acceptai à condition qu'il cesse de vouloir me démonter l'épaule. Nous étions un peu loin du duo – car un violoncelliste complétait merveilleusement bien le récital improvisé. Depuis les attentats parisiens, j'avais une peur bleue des endroits bondés et redoutais plus que quiconque les mouvements de foule.

« Barbara, mets ton sac à dos devant toi. Il peut y avoir des pickpockets. »

Haut comme trois pommes, Dimitri demanda à voir les musiciens de plus près, mais dans mon état, impossible de le porter sur mes épaules. Je le retenais par la capuche, l'empêchant d'aller plus loin. Barbara s'impatientait :

« On y va, Alice ? »

Je me retournai pour lui répondre, mais un sentiment étrange m'envahit. Mon avant-bras ne m'avait jamais paru aussi léger. Je chavirai : le blouson de Dimitri était suspendu entre mes doigts comme un trophée que l'on expose. Bon sang ! Ce voyou avait échappé à ma vigilance.

« Tu as vu ton frère ? »

Les yeux sur son téléphone, elle répondit :

« Non, pourquoi ? »

– Il était là, à l’instant où je te parlais. Garde les valises, je vais aller voir. »

Une femme tâcha de me rassurer :

« Y doit être assis devant le piano avec les autres enfants. »

Et effectivement, en me hissant sur la pointe des pieds, je découvris une quinzaine de gosses agenouillés autour des musiciens... mais point de Dimitri.

Je criai son prénom à deux reprises, sans réponse. Ne distinguant nulle part le bleu marine de son pull, j’ordonnai à Barbara de m’attendre bien sagement, et me précipitai au-devant de cette scène, à coups de « pardon », « excusez-moi ».

J’étais maintenant à moins d’un mètre des jeunes musiciens. Ils m’observaient bêtement. Je lus de l’incompréhension dans leur regard : pourquoi diable étais-je en train de perturber leur concert ?

Effectuant un tour à 360 degrés, je cherchais désespérément le visage de mon petit ange, les yeux écarquillés, la bouche ouverte et le cœur au bord des lèvres. Certains enfants riaient, songeant peut-être que j’étais folle.

Ma vie était tout doucement en train de basculer. À bout de souffle, terrorisée, je me mis à hurler :

« DIMITRI !! »

Paris – Gare de Lyon

Un employé de la SNCF me prêta assistance dans les minutes qui suivirent. Il comprit rapidement la situation et sollicita ses collègues afin qu'ils m'aident à retrouver l'enfant. Complètement déboussolée, j'acceptai à condition de pouvoir demeurer dans le hall. Des sanglots dans la voix, je décrivis sommairement Dimitri. De leurs propos se voulant réconfortants, je ne retenais que quatre malheureux mots : « Nous allons le retrouver. »

Je pouvais m'effondrer à tout moment, prise de ces fameux vertiges qui se manifestaient de temps à autre depuis le début de ma grossesse.

« Alice, est-ce que ça va ? »

Barbara était livide, tétanisée, ses yeux laissaient paraître la peur et l'angoisse. Désarçonnée dans ses certitudes d'adolescente, elle tremblait de la tête aux pieds.

« C'est votre fille ? »

– Oui, enfin non. C'est la fille de mon conjoint. »

Barbara plongea sa tête dans le creux de mon épaule et se mit à sangloter. Émue, je posai une main derrière son crâne et caressai ses cheveux afin de la réconforter. Ce trop rare moment de complicité entre nous sonna comme un élément déclencheur. Pour elle, pour Dimitri, je ne pouvais pas sombrer, me répétant inlassablement « ne flanche pas, Alice, je t'en supplie ! ».

Ça s'agitait de partout. Des agents de la sûreté ferroviaire nous prirent sous leurs ailes. Grands, armés jusqu'aux dents, leurs uniformes étaient rassurants. Ils connaissaient cette gare comme leur poche et proposèrent de nous accompagner à leur quartier général, mais

je déclinai l'invitation, préférant continuer à examiner les lieux en compagnie de l'un d'entre eux.

L'exploration du hall n'avait rien donné et c'est tout naturellement que nous nous rendîmes finalement au PC de sécurité. Sur place, on nous fit asseoir et on nous offrit de l'eau sucrée en guise de remontant.

Un homme s'accroupit devant moi et voulut entendre le récit de ce que j'avais encore du mal à nommer précisément. Je donnai un tas de détails, mais mon élocution était confuse, tout autant que la chronologie des événements. Barbara était prostrée sur sa chaise, les yeux dans le vide. Mon téléphone se mit à vibrer.

« Alice, j'ai réussi à me libérer. Mon père et moi sommes en route. Vous êtes où ? » me demanda Guillaume.

Sa voix était gaie, en décalage complet avec l'atmosphère ambiante.

Comment lui dire ?

« Alice ! Alice, tu m'entends ? »

J'étais bouleversée, incapable de prononcer le moindre mot. Devant ma détresse, l'agent présent à mes côtés m'emprunta l'appareil et lui fit un point de la situation.

Tout juste entendis-je : « Comment ça, vous ne retrouvez pas Dimitri ? »

Un inconnu à l'allure soignée venait de faire irruption dans la salle, provoquant une soudaine confusion qui laissait supposer de son importance. Je l'observai du coin de l'œil, tout en récupérant mon téléphone. Prenant les informations de manière posée et réfléchie, il se tourna vers moi lorsque l'un des patrouilleurs me désigna, et vint immédiatement à ma rencontre.

« Bonjour, madame. Bernard Chabrac, le directeur de cette gare. On vient de m'expliquer ce qu'il s'est passé. »

Groggy, j'en oubliai de me présenter :

« J'ai mon conjoint au bout du fil. C'est le père de l'enfant. »

Avant qu'il ne me réponde, une femme s'immisça dans notre discussion et me proposa de la suivre.

« ... Alice, dis-moi ce qu'il se passe, bon sang ? Alice ? braillait Guillaume, dont la voix n'avait plus rien d'enjoué.

– Je suis au PC sécurité de la gare avec Barbara. Rejoins-nous dès que possible. »

J'entrai dans un nouveau bureau à la suite de mon accompagnatrice, Barbara sur mes talons. Dans l'affolement, je n'avais même pas pris soin de repérer l'endroit exact où l'on nous avait emmenées. Un groupe d'individus s'était formé au centre de la pièce. Des dizaines de moniteurs étaient positionnés au mur, permettant de suivre les allées et venues des milliers de voyageurs. L'opérateur en chef, yeux noisette et crâne dégarni, maîtrisait sa console avec dextérité, surfant d'une zone à l'autre avec une étonnante facilité. Soudain, il désigna l'un des écrans.

« Regardez par là. C'est votre enfant ? »

Un couple venait de descendre les escaliers menant à la ligne 1 du métro, tenant par la main un petit garçon. Je ne pouvais voir son visage, mais la silhouette ressemblait effectivement à celle de Dimitri. Difficile pourtant d'être affirmative. J'hésitais. L'opérateur prit l'initiative d'agrandir l'image, mais sans succès. Dans la précipitation et complètement déstabilisée, Barbara certifia qu'il s'agissait de son frère, mais ils avaient urgemment besoin de mon aval.

« Attendez... Il y a des similitudes, mais je ne suis pas certaine. »

Tout en pressant le blouson de Dimitri contre moi, je les informai que l'anorak de l'enfant dans la vidéo n'était pas le sien. Ils m'affirmèrent que les kidnappeurs ne s'arrêtaient pas à ce genre de détails, n'hésitant pas à travestir un gosse après l'avoir enlevé.

Kidnappeurs.

Pour la première fois, le mot était lancé.

« Continuez à le suivre à la caméra ! » ordonna le directeur.

L'opérateur s'exécuta. Barbara était terriblement nerveuse, me suppliant de prendre une décision. L'un des agents décrocha son talkie-walkie de sa ceinture et exigea de ses collègues un contrôle d'identité.

« On va être fixés d'ici trois minutes ! » lâcha Charac.

Imaginer Dimitri aux mains d'un inconnu m'était insupportable.

« Oui, je crois. Je crois que c'est lui ! » m'exclamai-je.

Puis j'ajoutai :

« Mais jamais il n'aurait suivi une personne qu'il ne connaît pas ! Jamais ! »

Je souhaitais me rendre sur place, mais une certaine Noémie s'interposa :

« Restez là, madame Guenver ! Vous nous serez plus utile ici. »

J'acquiesçai. Barbara rongea ses ongles avec anxiété.

Guillaume vint aux nouvelles :

« Vous en êtes où ? »

– On a aperçu un gamin à l'entrée. Les policiers vérifient. »

À l'écran, les agents s'approchaient calmement de la femme et l'enfant, opérant avec délicatesse. Mon cœur battait la chamade, frappant, cognant tel le marteau du forgeron sur l'enclume. Cette montée de stress était asphyxiante, si bien que je suffoquais en silence...

Mais à la découverte du visage du gamin, mes espoirs furent douchés.

« CE N'EST PAS DIMITRI ! criai-je. Barbara, tu restes là, je retourne dans la gare. »

Les agents tentèrent par tous les moyens de me retenir, mais il était trop tard. Déterminée, je dévalai les escaliers aussi vite que mon état me le permettait.

Arrivée en bas, j'envoyai un SMS à Guillaume :

Rdv hall 1

Jamais je n'avais vécu une telle situation d'angoisse. Mes mains avaient du mal à se coordonner, quant à mes jambes, elles me soutenaient à peine.

Ne flanche pas, je t'en supplie ! Ne flanche pas.

Tant bien que mal, je repris ma course. De temps à autre, je posais une main sur mon ventre, comme pour tranquilliser le bébé.

Apeurée, la foule s'écartait sur mon passage.

Tout à coup, j'aperçus un enfant ressemblant à *mon* Dimitri, s'apprêtant à franchir les portillons menant à la voie H. Je redoublai mes efforts, bousculant les passagers agglutinés.

« DIMITRI ! DIMITRI ! »

Il était déjà sur le quai. Je hélai l'accompagnatrice, mais elle fit semblant de ne pas entendre.

« ARRÊTEZ-LES ! ELLE A MON ENFANT ! »

Un contrôleur en uniforme délaissa son collègue et partit à sa rencontre. Tout le personnel avait été informé de la disparition du garçonnet, et tandis qu'un voyageur plaquait son billet électronique sur le lecteur digital, je profitai de l'aubaine pour m'introduire sur le quai en me glissant derrière lui.

« Madame ! »

Je m'arrêtai en plein élan. Mon premier sentiment fut une immense déception. Il fallait me rendre à l'évidence : ce n'était pas Dimitri. L'agent se tenait à côté de l'enfant et de sa mère, il devina aussitôt mon désarroi. Un bip de notification m'informa de l'arrivée d'un SMS :

Avec papa, place de l'horloge

Je fis demi-tour sans un mot, empruntant le chemin le plus court, à gauche de la brasserie Montreux, à l'opposé de la zone de taxis.

Un clochard quémanda une pièce tandis qu'un autre individu me proposa les services d'une moto-taxi. Je n'avais pas la tête à ça et les rembarrai, il est vrai, un peu sèchement. Se considérant humilié, le type à la

moto me poursuivait en brandissant son casque. Les traits de son visage étaient durs, il n'avait pas l'air de plaisanter. Apeurée, je pressai le pas, déterminée à lui échapper, remarquant à peine le camion de livraison qui démarrait en trombe.

« Alice, Alice !!! »

De l'autre côté de la chaussée, Guillaume et son père m'avaient aperçue, et me faisaient signe de les rejoindre au coin de la rue de Lyon, perpendiculaire à celle de Bercy.

J'étais si soulagée de les voir, que je m'élançai sans réfléchir. Je vis les yeux du septuagénaire s'écarquiller et sa bouche se déformer. Il se mit à hurler quelque chose, mais je ne compris pas un traître mot de ce qui semblait être une mise en garde.

Trop tard. Les feux d'une calandre m'éblouirent. Le camion de livraison déboula et me percuta violemment, me projetant à plus de quatre mètres.

Tout était allé si vite que je ne ressentis rien, pas même l'intensité du choc. Dans un silence dont seule la mort a le secret, isolée du monde, je me laissai glisser dans l'abîme.

Paris – Hôpital de la Pitié-Salpêtrière

J'ouvris les yeux.

Où suis-je ?

La pénombre de la pièce ne me laissait que peu d'indices. Je me sentais engoncée jusqu'aux orteils. Bougeant légèrement le crâne, je le regrettai aussitôt. Une vilaine contusion se rappelait à moi, m'arrachant un cri silencieux. Une minerve m'entourait le cou, m'interdisant le moindre mouvement, tandis qu'un énorme tuyau m'emplissait la bouche et la trachée. Je paniquai un moment, avant de m'obliger à me calmer en réglant ma respiration sur le rythme de l'appareil d'assistance.

Au loin, une voix exagérément grave se fit entendre. À n'en pas douter, c'était celle d'un fumeur. Je distinguais un bruit de semelles râpant le sol. On s'agitait de l'autre côté de la cloison. J'étais donc clouée sur un lit d'hôpital. Une pensée totalement absurde traversa mon esprit torturé : étais-je paralysée ?

Cette perspective me bouleversa tant et si bien que je m'évertuai aussitôt à remuer chaque membre, ignorant la douleur. Une minuscule surélévation des pieds fut un premier motif de soulagement. Pour les bras, en revanche, ce fut une autre histoire : si le droit revenait sans problème sur ma poitrine, muni de son cathéter, le gauche, lui, ne répondait pas à mes efforts répétés.

Pourvu qu'il ne soit pas amputé, pensai-je avec effroi.

L'entrebâillement d'une porte diffusa un halo de lumière et j'imaginai sans mal une infirmière introduisant le haut de son buste afin de vérifier que tout allait bien. Dans un réflexe que je ne pouvais rationnellement expliquer, je fermai les yeux. C'était comme si je souhaitais prolonger mon isolement de quelques heures. Elle n'insista point.

En revanche, ce qui m'apparut sous mes paupières closes me glaça le sang. De furtives images traversèrent les entrailles du temps à la vitesse de l'éclair, remontant un film de plusieurs heures, peut-être même plusieurs jours : un camion me percutait de face tandis qu'un homme me hurlait de faire attention.

Qui était-il ?

Je revécus maintes et maintes fois la scène de cet accident, comme si j'en étais spectatrice. Sous les draps, mon corps réagissait, se couvrant de sueur. Chaque effort, chaque réminiscence me coûtait une énergie considérable. Ce n'étaient que flashes successifs et pièces de puzzle que je ne parvenais pas à assembler, du moins pas encore.

Épuisée, je finis par lâcher prise.

Le réveil fut brutal et douloureux, bien que l'on m'ait débarrassée du tuyau du respirateur. Le visage d'un enfant dont j'ignorais l'identité apparaissait en filigrane, devenant au fil des minutes de plus en plus prégnant. Je ne parvenais pas à distinguer s'il s'agissait d'un mauvais rêve ou de la dure réalité, mais je n'aimais pas ça. Ma nuque se raidit, m'expédiant une décharge électrique dans le bas du corps.

Lui ai-je fait du mal ?

Difficile à déterminer... Une espèce de culpabilité et un énorme sentiment de danger m'oppressaient, et je finis par éclater en sanglots. Inconsolable, je suppliai Dieu que cet enfant soit sain et sauf. Ce cri du cœur mélangé à des spasmes m'extirpait de terribles râles.

« C'est vous qui faites tout ce bruit ? »

Une infirmière éclaira la pièce et se précipita jusqu'au rideau. Dehors, la pluie s'écrasait contre les parois vitrées. Soulevant mon bras gauche, elle en vérifia le pouls. C'était la meilleure nouvelle depuis mon réveil : il était plein d'ecchymoses, mais toujours là ! Elle se pencha au-dessus de mon visage et observa mes paupières.

« Bonjour, Alice, comment vous sentez-vous ? »

Si les pleurs s'étaient estompés provisoirement, je n'étais pas encore en état de m'exprimer.

« Ça va pas fort, hein ? »

D'une légère torsion du cou, à la manière d'une enfant ne voulant répondre, je retenais de nouveau ces larmes qui ne demandaient qu'à se transformer en torrents.

« Le professeur Tordjman va venir vous voir. Voulez-vous que je vous redresse ? »

Incapable de hocher la tête à cause de la minerve, je lui répondis en clignant fortement des yeux. Elle s'exécuta tandis que la porte s'ouvrait, laissant entrer un homme en blouse blanche.

« Ah ben, quand on parle du loup ! Je crois qu'il est accompagné. Regardez un peu ! »

En position assise, j'étais effectivement plus à l'aise pour apercevoir l'individu derrière lui : un homme élégant, la quarantaine... qui contourna le lit et vint m'embrasser la main ! Tétanisée par cette marque d'affection venue d'un parfait étranger, je n'osai réagir... Il prit ensuite un mouchoir et essuya mes joues humides.

« Comment ça va, ma douce ? »

Sa voix était chaude et ses yeux bleus étaient semblables à l'océan. C'était troublant, j'avais la sensation de le connaître – et sûrement était-ce le cas, vu son attitude – mais impossible de me rappeler ni son nom ni notre lien.

À l'autre bout du lit, le praticien observait la scène.

« Ne la fatiguez pas trop ! » lui conseilla-t-il.

Ma gorge était nouée par la peur et l'angoisse. L'étranger posa un baiser sur mon front, ajoutant :

« Ce n'est pas ta faute ! »

Ma faute ?! Ma faute de quoi ?

L'homme en blouse blanche réclama mon attention :

« Alice, vous m'entendez ? Je suis le professeur Tordjman, je suis neurologue. Vous avez été renversée par un camion et vous êtes tombée dans le coma. On vous a transférée à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière

dans un état critique. Votre crâne s'est ouvert à l'arrière sur douze centimètres, provoquant un œdème cérébral vasogénique. Pour faire simple, du liquide s'était accumulé dans votre boîte crânienne. Vous pouvez dire merci à votre beau-père pour sa rapidité d'intervention. »

Celui que j'étais censée connaître serrait mes doigts entre les siens. Le médecin poursuivit :

« Vous avez été placée en réanimation afin que l'œdème se résorbe et pour éviter une anoxie. Aux dernières radios, la masse œdémateuse est en train de se réduire. Vous êtes sur la voie de la guérison mais on va vous garder encore quelques jours en observation pour confirmer tout ça. Je vous laisse en compagnie de votre fiancé. »

Mon fiancé !??

Il fit un signe que l'on pouvait facilement interpréter par « ça suffit pour aujourd'hui » et se tourna vers l'infirmière, prêt à nous laisser en tête à tête. Mon visiteur le remercia de son aide et l'accompagna jusqu'à la porte en lui parlant à voix basse. Tordjman le réconforta d'un geste chaleureux et fraternel. Mon « fiancé », le visage soudain devenu sombre, revint auprès de moi, s'approchant si près que je pouvais sentir son souffle :

« Alice... »

Ses yeux le trahirent en se remplissant de larmes contenues. Mon cœur se serra.

« ... ce que j'ai à te dire n'est pas facile. »

Incapable de soutenir mon regard, il jugea préférable de s'attacher à un élément de la pièce.

« Le bébé... »

Instinctivement, je descendis une main tremblante sur mon ventre...

Soudain une douleur immense, comprimant viscères et boyaux, et d'un coup, tout me revint en mémoire : Guillaume, la grossesse... et Dimitri !

Dans une grimace qui voulait dire « non » à cette réalité s'imposant à moi, je reçus en pleine face ce

qu'aucune femme ne souhaite entendre un jour dans sa vie : mon bébé, *notre bébé*, n'avait pas survécu à l'accident. Dévastée, meurtrie dans ma chair, j'aurais voulu hurler mon désespoir, mais je ne réussis qu'à exploser en sanglots.

« Je suis si désolé, Alice... » murmura Guillaume en pleurant contre la paume de ma main.

Nous restâmes ainsi, collés l'un à l'autre, jusqu'à ce que l'épuisement ait raison de la douleur et m'emporte de nouveau dans le sommeil.

Guillaume revint en fin de journée. Nous abordâmes la perte du bébé, mais plus encore, la disparition de Dimitri. J'étais restée entre la vie et la mort durant cinq jours.

« On ne l'a toujours pas retrouvé. La police a lancé le dispositif Alerte Enlèvement sur toutes les ondes de radio et de télévision, mais sans aucun résultat. »

Il plongea son visage dans ses mains. Avec délicatesse, je caressai sa chevelure fine. Il releva la tête, ses yeux étaient rougis et abattus par la fatigue :

« Toutes les polices de France sont sur le pont. Un enquêteur va venir t'interroger d'ici la semaine prochaine. »

*

Paris – Bureaux de LIV'TV

Le présentateur vedette Denis Clays entra dans la loge sans frapper. Son consultant préféré était en pleine séance de maquillage pour son émission hebdomadaire. Il prit place dans un fauteuil tandis que l'autre ouvrait les yeux.

« Quand tu fais cette tête, c'est jamais bon signe. Ça signifie que tu as un service à me demander ! »

Clays préféra en rire :

« Comme quoi, vous les anciens flics, vous avez un sixième sens. »

Serge Guiguet était de ces crocodiles¹ qui avaient fait le choix de rejoindre les bataillons de consultants des chaînes d'information. Expert en criminologie, disposant d'une solide et profonde capacité d'analyse, il était régulièrement interrogé pour exposer son point de vue sur telle ou telle affaire judiciaire. À la retraite depuis trois ans, la chaîne venait de lui confier tout récemment les rênes de sa propre émission, *Fenêtres sur crimes*, dont les courbes d'audience grimpaient semaine après semaine. Charismatique et particulièrement apprécié des téléspectateurs, le public l'avait rapidement hissé à la vingtième place du hit-parade de ses présentateurs préférés. Une soudaine et belle notoriété pour ce novice, face à une ribambelle de vedettes telles que Nagui, Arthur, Denis Brogniart et autres Cyril Hanouna. Physique avantageux, ton percutant et sémantique simple, il avait le débit de paroles idéal pour le petit écran. Ce surdoué en communication avait acquis les codes du milieu journalistique avec facilité, aisance et brio, à tel point d'ailleurs que l'on redoutait en plateau la perspicacité de cet ancien capitaine de gendarmerie au PICC².

Denis Clays poursuivit :

« Dis-moi, ça fait une semaine que tu traites l'affaire du petit Girod lors de la matinale... »

Guiguet affirma avoir couvert durant sa carrière des milliers d'enquêtes et des centaines de disparitions, toutes aussi sordides les unes que les autres. L'autre acquiesça.

« Je n'en doute pas. Et celle-ci, qu'a-t-elle de si particulier ? »

Serge fit la moue. La question méritait d'être posée.

« Je ne sais pas, une intuition. On n'est même pas sûr que ce soit un enlèvement ! Cette absence d'éléments, voire de rançon, perturberait n'importe quel enquêteur.

1 Surnom donné dans la gendarmerie pour désigner les enquêteurs expérimentés.

2 Plateau d'Investigation Cold Case.

– Bah, tu penses à quoi ? Un pédophile aguerri ?

– Non, je n’y crois pas une seconde. Il ne prendrait pas autant de risques. Regarde le mode opératoire d’un Fourniret ou d’un Dutroux, il préfère les sorties d’écoles ou des routes désertes, à l’abri des regards. Faire ça dans la gare la plus fréquentée de France est sans doute l’acte isolé d’un amateur complètement inconscient. Ça peut être n’importe qui ! À vrai dire, j’aimerais pas être à la place de la PJ. »

Denis Clays eut un léger sourire :

« Et moi, je crois tout le contraire. Je crois que tu meurs d’envie de replonger dans ce genre de saloperies. Pour toi, c’est du classique ! »

Était-ce le terme « classique » qui déranga à ce point l’ex-gendarme ? Toujours est-il que Denis Clays avait prononcé cette phrase avec tant de détachement que cela le blessa. Son regard laissa transparaître un brin de mépris pour ces professionnels qui n’avaient aucune espèce de compassion pour autrui. C’était comme s’il avait annoncé la montée d’un cours en Bourse ou le résultat d’un match du PSG en ligue des champions.

« Tu sais à quoi je pense ? » fit Clays.

Serge Guiguet caressa sa barbe naissante sans répondre.

« Je me dis que ce serait bien d’avoir les parents en plateau. Qu’en penses-tu ? »

Le chroniqueur se désola de cette proposition qu’il redoutait plus que tout. Sous prétexte de vouloir informer, certains éditorialistes ne reculaient devant rien pour obtenir un scoop. Cette absence de sentiments était consternante, le renforçant encore un peu plus dans ses convictions sur la nature humaine. Il refusa, exprimant clairement sa volonté de ne pas profiter du malheur des autres.

Mais Clays insista, revenant à la charge :

« T’es reconnu, Serge ! Tu maîtrises ce genre d’affaires mieux que quiconque. Pour moi, y a pas plus légitime que Guiguet. Je suis sûr qu’ils accepteraient

de répondre à tes questions. Et si je demandais à mon assistante de contacter leur avocat ? »

Les yeux de Clays respiration ceux du connard ayant trouvé une idée lumineuse. Enthousiaste, il y alla de son argument fétiche :

« Si ce n'est pas nous, une autre chaîne le fera. »

Il y avait fort à parier que Clays serait d'ici cinq minutes dans le bureau du directeur de l'information pour lui vendre le concept, à moins que ce ne soit déjà fait.

« Je te laisse réfléchir ! » lança-t-il avant de se retirer, fièrement.

Guiguet sollicita un instant de répit à la maquilleuse. Il avait besoin d'une pause pour clarifier ses pensées. Il s'empara du journal posé devant lui. Le dispositif Alerte Enlèvement continuait à publier la photo de Dimitri Girod en page intérieure : cheveux bruns, mèche rebelle et oreilles décollées, ce gosse n'inspirait que sympathie et compassion.

*

Paris – Hôpital de la Pitié-Salpêtrière

J'avais bouclé ma valise. Assise au bord du lit, je méditais sur ce que serait ma vie désormais. La reprise de mon activité professionnelle ne se ferait pas dans l'immédiat. Ancienne créatrice de mode, j'avais accepté un licenciement pour raisons économiques et décidé de me mettre à mon compte en intégrant le monde des stylistes exerçant en free-lance. J'avais besoin de temps pour panser mes blessures.

Guillaume avança dans ma direction et referma la porte.

« Ça va aller ? »

Que pouvais-je bien répondre à cela ? Le moral dans les chaussettes, je refusais de lui infliger la double peine. Il prit un verre d'eau et m'informa de la présence des policiers.

« Qu'est-ce qu'ils me veulent encore ?

– J'en sais rien, ma chérie, j'imagine que c'est dans leur façon de procéder. »

Un certain capitaine Raphaël Neves de la police judiciaire se présenta, sollicitant la permission d'entrer. Une femme répondant au nom d'Agnès Demare lui emboîta le pas, un carnet de notes en main. Guillaume prit place à mes côtés :

« J'ai déjà dit tout ce que je savais l'autre jour à votre collègue. »

Le policier se préoccupa de mon état de santé et me remercia de cette collaboration. Son entrée en matière était des plus habiles. En charge de l'enquête, il était évident qu'avec lui, l'interrogatoire prendrait une tout autre forme :

« Nous n'en aurons pas pour très longtemps. Sachez que nous n'avons reçu aucune demande de rançon jusqu'ici. Vous non plus, n'est-ce pas ? »

Il avait accompagné ses paroles d'un regard plus que suspicieux envers mon fiancé, qui répondit par la négative. Il s'écoula bien deux, voire peut-être trois secondes avant qu'il ne poursuive. On avait déjà vu des affaires similaires où les ravisseurs s'adressaient directement aux familles afin de leur extorquer de l'argent. Mais, devant notre silence, il n'insista pas.

« À part quelques illuminés qui se sont manifestés, nous explorons plusieurs autres pistes... »

Au fur et à mesure des propos du capitaine, la pression des doigts de Guillaume sur ma main s'accroissait.

« En pleine journée et à la vue de tous ? Vous vous moquez de nous ! » s'énerma soudain ce dernier.

Agnès Demare intervint :

« Toutes les probabilités sont examinées, monsieur Girod. On passe au crible le profil des voyageurs du TGV Lyon-Paris. En général, nous sommes plutôt en face d'adolescents, des mêmes voulant fuir l'environnement familial, mais on les retrouve toujours ! »

Je m'aventurai sur un terrain qui n'était pas le mien :

« Et combien d'enfants ont l'âge de Dimitri ? »

Surprise, elle balbutia un « je ne sais pas », mais le capitaine s'empressa d'ajouter, chiffres à l'appui :

« Disons que le dernier cas connu est celui de la petite Jessica Ducrot, disparue en gare de Bourges, mais elle a été retrouvée trois semaines plus tard aux abords d'une forêt. »

L'affaire Jessica Ducrot ! Cette gosse de 6 ans avait défrayé la chronique quelques mois plus tôt. Enlevée en pleine journée, elle aussi, par une femme se faisant passer pour un membre de sa famille, on soupçonnait dès lors les agissements d'une kidnapeuse expérimentée que les médias appelaient « La Demoiselle » !

« Cela fait deux avec le vôtre. »

Nous nous regardâmes, bien incapables de donner une quelconque valeur à ce chiffre. Ce qui semblait se dessiner était bel et bien un enlèvement. De toute évidence, Demare aurait volontiers ajouté une indication, mais son supérieur lui fit signe de se taire. Mon fiancé se désespéra de ce comportement et les interrogea sur l'analyse des bandes vidéo. Les fonctionnaires échangèrent un regard.

« Sur les images, on voit Dimitri traverser le parterre de gosses assis devant le piano, mais sans pour autant s'y attarder. Comme si... »

Le lieutenant Demare fit une pause, avant d'ajouter en guise de conclusion :

« ... Ensuite, il disparaît des radars. »

Le capitaine s'adressa à moi :

« Alice, essayez de vous souvenir encore. Y a-t-il un événement, un détail inhabituel qui vous aurait échappé ? »

Inutile de fermer les yeux et de me replonger dans cette terrible fin d'après-midi.

« Ça s'est passé si vite. J'ai toujours des absences, comme si ma mémoire tournait en boucle. Je fais des

efforts, mais pour l'instant c'est le néant, je suis désolée. »

L'homme se montra compréhensif, évoquant le diagnostic du professeur Tordjman et ce traumatisme jugé transitoire. Ils étaient sur le point de sortir de la chambre, quand le lieutenant revint sur ses pas :

« Ah, j'oubliais ! Je sais que le moment ne s'y prête guère, mais la mère de Dimitri, Isabelle Girod, a déposé une plainte contre vous pour négligence. »

Fin de l'extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr